
FILM

INSTINCT

Avec son dix-septième long-métrage, *Benedella*, le cinéaste néerlandais Paul Verhoeven croise ses thèmes de prédilection: sexe, religion et politique. L'occasion de revenir sur un corpus souvent incompris et absolument captivant.

Par SOPHIE ROSEMONT

U

UN PIC À GLACE? Un homme robot? Une call-girl en quête de gloire? Un insecte géant? Non, c'est avec Jésus que débute cette interview. Pas seulement parce que son nouveau film, *Benedella*, impose de parler de religion et plus particulièrement de christianisme, mais aussi parce qu'il y a quelques années déjà, Paul Verhoeven publiait un livre à propos du Messie, paru en France en 2015. Le réalisateur y retrace le parcours de ce qu'il appelle le "plus grand influenceur de tous les temps pour le monde occidental" et en fait un homme comme les autres. "Blâphème",

comme hurle Virginie Efira dans *Benedella*. On lui parle alors du formidable *Sous Tibère*, du regretté écrivain américain Nick Tosches, qui brossait ainsi le portrait d'un Jésus trop humain, imparfait mais charismatique. Verhoeven ne l'a pas lu mais en prend bonne note, très curieux, en nous rappelant que sa vision "n'est pas celle d'un religieux" (on s'en serait douté): "Dans le but de faire de Jésus un dieu, l'Église a totalement occulté l'aspect politique concernant les tribunaux romains et du Sanhédrin. Il ne faut pas oublier que la crucifixion concernait les meurtriers et les révolutionnaires... dont faisait partie Jésus."

Devant sa caméra, le fils de Marie devient l'amant de la nonne toscane Benedetta Carlini, incarnée par Efira, ici persuadée d'être choisie par lui parmi les autres sœurs. Figure emblématique de Pescia, une des rares villes italiennes épargnées par la peste au XVIII^e siècle, cette religieuse destinée au plus saint des destins sera punie de quarante ans d'isolement pour avoir noué une relation charnelle avec une nouvelle recrue de son couvent, Bartolomea - incarnée par Daphné Patakis, la révélation du film. Cette sulfureuse histoire est 100% véridique: Verhoeven l'a découverte dans le livre très documenté de Judith C. Brown, *Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne*, conseillé par sa secrétaire hollandaise. "On savait qu'il y avait des lesbiennes dans les couvents, même si le terme n'existait même pas à l'époque, mais rien n'était clairement formulé à ce sujet. Mais ce que Judith

C. Bronn a retrouvé dans les archives de Florence est étonnant. En lisant le compte rendu du procès qui lui a été fait, on comprend que Benedetta peut avoir utilisé ses visions pour devenir abbesse, donc prendre le pouvoir, et avoir des relations saphiques avec Bartolomeu, décrites par le menu. La sexualité, le sacré, la politique se croisent ainsi au sein du clergé... Tout ça est passionnant, n'est-ce pas ? Oui, et bien trop tentant pour que le cinéaste ne s'y plonge pas.

À propos de politique, on lui rapporte alors que, d'après Virginie Efira, Verhoeven était très tracassé par le gouvernement de Donald Trump tout du long du tournage. "Oui, c'était une période difficile, confirme-t-il. La démocratie a rarement été aussi menacée. Déjà, à l'époque de *Starship Troopers*, s'exprimait ma crainte de l'extrême droite. Franchement, je ne pensais pas que ça serait un jour aussi réel que ça l'a été sur le sol américain. Pendant le tournage de *Benedetta*, je me sentais directement menacé par le danger représenté par Trump." Un danger fasciste qu'il connaît bien, ayant gardé des images de l'occupation allemande de la Hollande, son pays natal. Depuis, il n'a cessé de revendiquer une liberté de ton et de parole qui a pu choquer les dévots et conservateurs... surtout quand il s'agissait de sexualité. À la sortie de *Starship Troopers*, trop peu avaient saisi l'enjeu des références au système sociocorporatif des SS, de l'uniforme au salut. Verhoeven sourit à l'autre bout du fil: "On a parlé de néo-nazisme ! Il a fallu longtemps au public et à la presse pour comprendre que c'était avant tout une critique des possibilités fascistes de l'Amérique. Les arachnides étaient évidemment un prétexte pour dénoncer la fragilité de la démocratie. Je n'avais pas jusqu'à dire que *Starship* était prophétique, mais on a bien vu depuis que les États-Unis étaient capables de plonger sans scrupule dans l'extrême droite et un capitalisme vorace... Seul le rendement financier compte, la transparence beaucoup moins."

La vérité, cependant, n'est jamais totalement pure dans le corpus de Verhoeven. Rien n'est jamais certain. Un antimanicléisme est parfois poussé à l'extrême, désarçonnant forcément les spectateurs. Même un a priori simpliste *Total Recall* laisse planer le doute : et si la vie était un songe ? "Exactement, commente-t-il. J'ai le sentiment que le mystère de l'être humain se résume dans le fait d'accepter plusieurs réalités simultanément. Et la vérité absolue, est-elle recevable ? Est-elle même intéressante ? Je ne crois pas. Je pense donner assez d'informations au public, mais il trouve forcément dans mes films des contradictions, ce qui fait partie du sel de la vie." Quitte à perdre certains spectateurs, comme à la sortie de l'incompris *Showgirls*, en 1995. "Après ce film, honteux sur le territoire de la science-fiction, je ne bénéficiais plus de la confiance des studios et, surtout, le chemin de la nouveauté s'est fermé à moi, peut-être définitivement."



niement." Heureusement, les succès successifs de *Robocop* (1987), *Total Recall* (1990) et *Basic Instinct* - qui fêtera ses 30 ans en 2022 - avaient permis à Verhoeven de surfer sur une vague, aussi instable soit-elle. On parle alors des récents mémoires de Sharon Stone, *La Beauté de vivre deux fois*, où elle rappelle à quel point le réalisateur néerlandais a changé sa vie. "J'envisageais *Basic Instinct* comme une nouvelle version d'un film de Hitchcock... ça a fonctionné au-delà de mes espérances, se souvient-il. Mais, encore aujourd'hui, on m'appelle pour savoir si, lors de la scène de l'interrogatoire où Sharon écarte les jambes, elle savait qu'on la filmait ou pas. Bien sûr qu'elle le savait !"

En faisant ses films comme il l'entend, Verhoeven a souvent dû batailler, à l'instar des femmes qui doivent lutter, au quotidien, contre les injustices sexistes: "Je ne l'avais jamais envisagé sous cet angle mais c'est vrai... Dans le cinéma, comme dans la vie, il faut rencontrer les bonnes personnes, faire le bon choix au bon moment, ne pas rater les occasions car il y en a très peu, au final. Plus le temps passe, plus je suis convaincu que mes films en valent la peine. Lorsque l'argent n'est pas le but de ton film, tu te retrouves seul, et tu dois trouver le moyen de profiter du destin face aux obstacles d'un système forcément plus puissant que toi." On l'a souvent accusé de misogynie, notamment à la sortie du sinistre *Katje Tijl* (1975), où l'héroïne est malmenée par sa classe sociale et la lâcheté crasse des hommes. Pourtant, en dépit des agressions qu'elles subissent devant sa caméra, l'indépendance des femmes est le propos de nombre de ses œuvres: *Showgirls*, où Elizabeth Berkley refuse d'être à la merci d'hommes véreux, *Basic Instinct*, où Sharon Stone porte (malgré tout) la culotte, *Black Book*, témoignage de la bravoure



d'une résistante juive pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle, dominé par la personnalité matriarcale d'Isabelle Huppert, ou encore *Benedetta*, qui met en scène une soue poète à tout pour s'émanciper du regard des autres. "Par ses manipulations et, peut-être, ses visions, *Benedetta* a, en effet, pris la tête de son courant à une époque où les femmes n'avaient pas d'autre rôle que celui de procréer ou de servir Dieu. Elle a pu y faire, du moins un temps, ce qu'elle voulait."

Si Verhoeven insiste sur le fait que ses trois derniers films tournés en Europe (*Black Book*, *Elle* et *Benedetta*) se sont déroulés dans la joie et la bonne humeur, ça n'a pas toujours été le cas. Il regrette d'avoir cédé à la pression des studios quant à la fin de *De chair et de sang* (1985): "Il y avait trop de pays différents impliqués dans la production, ce qui n'aide pas à la compréhension des ans et des



En haut à gauche: Sur le tournage de *Black Book*.

Ci-contre, à gauche: La très laïque Elizabeth Berkley.

Ci-contre: *RoboCop* a permis au cinéaste de renouer avec le box-office.

Ci-dessus: Paul Verhoeven dirigeant Virginia Gira en nonne, dans son nouveau film.

Ci-contre, à droite: l'équipe de *Basic Instinct*, avec Jeanne Tripplehorn, Michael Douglas, Sharon Stone et Paul Verhoeven.

autres, une voie royale à la paranoïa. Et il y avait beaucoup de tensions sur le plateau." Pour *Hollow Man*, Verhoeven ne cède pas aux volontés esthétiques de Sony, qui lui semblaient calquées sur le roman *L'Homme invisible*. Un film comme *Benedetta* n'aurait jamais pu être made in Hollywood, d'ailleurs. Ce qui permet de tourner des scènes qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir se permettre, et en français dans le texte, lui qui a découvert les joies du 7^e art en France, à l'âge de 17 ans. Il se réjouit de revenir au Festival de Cannes, le meilleur du monde selon lui. Et de ne pas se soucier de l'opinion américaine, bien qu'il réside à Los Angeles suite à un pari de son épouse Martine, qui avait décidé qu'ils resteraient en Californie si *RoboCop* fonctionnait. Une femme de caractère, glisse fièrement son époux. Avant d'expliquer à quel point il appréhendait jadis de s'émanciper du système hollywoodien: "Lorsqu'on s'installe sur la carrière des meilleurs réalisateurs des années 1970 et 1980, de Coppola à De Palma

en passant par Spielberg, on constate qu'ils ont tous essayé de se débarrasser des studios, qui passent leur temps à vouloir nous faire prendre la direction opposée. Tous ont voulu devenir plus indépendants. Les studios ont perdu un peu de puissance, avant d'en reprendre plus récemment, notamment grâce aux productions Marvel... Sur *Hollow Man*, j'ai senti que je ne perdais et que j'étais prêt à me faire englober par le moule des studios. Alors je suis retourné en Europe, où j'ai notamment décidé de travailler sur des adaptations de livres qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, m'accroissent une grande liberté."

Ce en quoi il reste fidèle à ses amours d'obédience littéraire: en 1973, le premier succès de sa période néerlandaise, *Turkish Delights*, était une adaptation du roman homonyme de Jan Wolkers et,

depuis, *Total Recall* est né d'une nouvelle de Philip K. Dick. Elle d'un roman de Philippe Djian. Soutenu depuis quelques années par le producteur de Pascal Bonitzer ou Philippe Garrel, Saïd Ben Saïd, Verhoeven semble avoir les coudées franches. Et des projets en pagaille. Notamment un film consacré à Jean Moulin, l'une de ses obsessions de longue date. Il veut tourner à Lyon et raconter tout le réseau autour du célèbre résistant, les complots comme les traîtres, pour remonter aux sources de cette trahison. On en connaît une autre icône sacrifiée par la trahison: ce fameux Jésus dont nous parlons au début de notre entretien. Verhoeven doit bien avoir une idée de film en tête? "Oui!", nous confirme-t-il, visiblement très excité, cela fait deux mois qu'il travaille sur un synopsis. Décidément, même à bientôt 83 ans, le cinéaste néerlandais ne craint toujours ni les foudres du blasphème ni les flammes de l'enfer, et c'est ce qui rend ses films de plus en plus captivants. **©**

ROBERTO VINCIGUERRA